

UN ESSAI D'AMELIORATION DE LA CONDITION DES PYGMEES

En mai 1933, M. Léopold Dussaud, agent du Service de Santé, qui venait d'être affecté à la région de la Likouala (1) (Moyen Congo, A.E.F.) prit contact avec les Pygmées dits Babinga qui, au nombre de quelques milliers, formaient environ le quart de la population bien que leur existence fût officiellement ignorée. Considérant qu'il était là pour s'occuper des Babinga comme des autres indigènes, il entreprit une politique d'appivoisement qui, en quelques années, lui permit de visiter la majeure partie des Babinga de la région. Mais ce n'étaient pas en réalité des indigènes comme les autres : étant le seul Blanc en rapport direct avec eux, il ne put gagner leur confiance sans intervenir entre eux et les Noirs; il fut ainsi conduit à entreprendre une véritable campagne d'éducation en vue de les aider à mieux vivre. Ses efforts menés durant quelques années et renouvelés assez récemment, n'aboutirent pas faute de continuité et d'appui matériel et moral de la part de l'Administration et du Service de Santé à de rares exceptions près. Il n'en est pas moins intéressant de les retracer.

Situons d'abord brièvement le groupe Babinga : c'est un sous-groupe pygmée cantonné presque uniquement en Afrique française subéquatoriale, qui compte peut-être une trentaine de milliers de représentants. Jusqu'à une époque relativement récente, semble-t-il, les Babinga vécurent librement en forêt de chasse et de cueillette par petits groupes nomades, habitant des campements temporaires composés de quelques huttes de feuillage. Puis ils tombèrent peu à peu sous la dépendance des Noirs; ils y sont tous actuellement, ou à peu près, et font partie des biens transmissibles par héritage. Ils sont soumis à des redevances en viande, ivoire et copal (gomme) et à des prestations de services divers, surtout relatives aux cultures et aux produits du palmier à huile. Leurs campements ne sont jamais à plus d'une demi-journée de marche du village noir aux familles duquel ils appartiennent et où ils viennent régulièrement tous les deux mois lors des marchés, depuis quelques années, apporter, chacun à son " patron ", une charge de copal (150 à 200 kg par an), sans recevoir aucune contrepartie en échange, sinon un cadeau insignifiant de temps à autre.

La région de la Likouala, qui couvre 60.000 kilomètres carrés immédiatement au Nord de l'Equateur, est entièrement couverte de forêts, à part quelques petites plaines dans le haut pays au Nord-Ouest et une grande au Sud-Ouest le long de la Likouala aux herbes qui y déverse en automne le trop-plein de ses eaux. Elle n'a pas de route et l'on ne peut se déplacer qu'à pied - ou en tipoye (chaise à porteur) - ou en bateau : pirogue sur les petits cours d'eau, les marais et la Likouala aux herbes, pinasse sur l'Ibenga et la Motaba, vapeur sur l'Oubangui. En période de hautes eaux, en automne, certaines zones de forêt sont inondées et permettent le passage en pirogue.

(1) Appelées à l'époque circonscription du Bas Oubangui, se compose de trois districts (subdivisions) : Impfondo (chef-lieu), Epéna et Dongou.



Les villages noirs sont presque tous à proximité des cours d'eau et parfois distants les uns des autres jusqu'à près de 100 km tant le pays est peu peuplé : guère plus de 20.000 Noirs habitants permanents. Les Babinga, au nombre de 6.000 et plus, sont répartis dans tout le district de Dongou (5.000) et le Nord-Ouest du district d'Epéna (1.000) vers les sources de la Likouala au herbes.

C'est dans de telles conditions que M. Dussaud les approcha, petits groupes par petits groupes, à l'occasion de ses fréquentes tournées de prophylaxie de la trypanosomiase auprès des populations noires (1). Il commença dans le district d'Epéna; ce n'est qu'en insistant auprès d'un chef de terre qu'il réussit à s'en faire présenter par lui 39 (18 hommes, 13 femmes, 8 enfants) que l'autre déclara être "ses" Babinga. Mais lorsqu'il apprit que la plupart des hommes savaient comme lui s'exprimer en lingala, langue véhiculaire congolaise, il put s'adresser directement à eux et leur expliquer le but de ses tournées et les avantages de la vaccination jennérienne. Tous alors se présentèrent volontairement pour se faire vacciner. Les pianiques, nombreux dans ce groupe ethnique, furent traités ainsi que ceux atteints de plaies et d'ulcères. M. Dussaud put bientôt visiter quelques uns de leurs campements et entrer en relation avec leurs chefs. Malgré la mauvaise volonté des Noirs il se fit ainsi présenter directement 156 Babinga. Dès cette première tournée, il fit distribuer à tous du sel et du tabac, dans le dessein de les attirer, et nourrir les malades obligés de séjourner dans un village noir durant le traitement, le tout à ses frais. Enfin il/cons<sup>leur</sup>illa fortement de se fixer et de faire villages et plantations vivrières à l'exemple des populations sédentaires.

Une seconde tournée fut faite de la même manière, une troisième effectuée sur les lieux de la première quelques mois après, lui permit de constater que ses conseils avaient été partiellement suivis : quelques cases avaient été construites, des plantations vivrières amorcées. Les Babinga vinrent cette fois au nombre de 317 et la plupart suivirent l'équipe mobile dans tous ses déplacements. M. Dussaud ne put que les exhorter à continuer leurs efforts et il les pria d'inciter les Babinga d'autres terres à venir les voir lorsqu'il passerait en tournée à proximité d'eux. En plus des vivres aux malades, du tabac et du sel à tous, il distribua quelques pagnes à titre d'encouragement à ceux des Babinga qui avaient le mieux travaillé, afin de leur faire apprécier les marchandises européennes, le tout sur sa bourse personnelle, si bien que les frais qu'il engagea s'élevèrent proportionnellement à son succès. Le médecin-chef de la région n'avait pas voulu lui accorder d'aide pécuniaire. En 1934 ses tournées dans le district de Dongou lui permirent de contacter 2.523 Babinga et le chef de région, à qui il en présenta 225 dans un village, gratifia ceux-ci de deux sacs de sel de 18 kg. Quelques Babinga trypanosomiés

---

(1) Les lignes qui suivent résument en partie ses rapports de tournée.

allèrent se faire traiter au dispensaire de Dongou où M. Dussaud en fit venir aussi un assez grand nombre à ses frais pour les fêtes du 14 Juillet. En septembre 1935, après un congé, il reprit ses tournées dans le district d'Epéna où il vit 785 Babinga et il put en présenter au chef de district 680 qui furent inscrits sur les recensements. Cela lui valut l'octroi de tout ce qui restait des fonds politiques, soit cent francs, mais il dut pour obtenir ce résultat dépenser personnellement cent cinquante francs.

En 1936 il procéda lors de ses tournées au recensement des Babinga de Dougou et en vit 3.777; il en dénombra 5.756 d'après leurs déclarations. En 1937 ce fut le tour d'Epéna où il en dénombra 1061 (1).

Mais il se rendit compte peu à peu que l'éducation des Babinga était une oeuvre de longue haleine qui nécessitait que l'on s'occupât d'eux en permanence, et non par intermittence comme c'était le cas, et qu'il n'avait aucune chance d'aboutir à quoi que ce soit de durable par ses propres moyens, sinon à améliorer quelque peu leur état sanitaire. Ne revoyant les mêmes gens qu'après un intervalle de temps variant de six mois à deux ans et plus parce qu'il n'était affecté qu'à un district à la fois pendant une période plus ou moins longue et n'étant soutenu ni par le Service de Santé, ni par l'Administration il ne pouvait prendre indéfiniment à sa charge des frais qui s'accroissaient avec le temps, ni imposer la seule mesure qui permît aux Babinga d'élever leur niveau de vie et de s'équiper en sédentaires : la création de marchés de copal où les Babinga traiteraient directement avec les commerçants blancs. Noirs et Babinga se rendirent compte peu à peu qu'il n'était investi d'aucune autorité et ceux-là reprirent ceux-ci d'autant plus vite en main que ses passages s'éspacèrent. Ils eurent vite fait de leur faire abandonner leurs plantations en leur faisant d'autant plus facilement croire que le sol ne produirait rien parce qu'ils étaient des Babinga que leur inexpérience en matière de choix d'emplacement et de manières culturelles ainsi que leur manque d'outillage ne leur avait pas encore permis de récolter en abondance. Quelques villages fixes composés de véritables cases et situés à proximité de ces plantations furent de même abandonnés. L'Administration continua d'ignorer les Babinga, ne voulant pas troubler l'ordre existant. Et pourtant M. Dussaud ne préconisa jamais d'émancipation brutale, mais seulement de transformer peu à peu la nature des rapports entre les deux ethnies. Il réussit même à faire épouser coutumièrement par des Noirs des femmes Babinga et adopter par des Noirs sans enfants des enfants Babinga dans une terre en mauvais état démographique. Cependant le métissage n'est pas nécessaire à résoudre le problème Babinga et il n'y a guère de chance qu'il se fasse d'ici peu sur une grande échelle. D'autre part la situation démographique des Babinga est relativement satisfaisante :

---

(1) Total où ne figurent pas les Babinga d'une terre rattachée depuis lors à la région de la Sangha.

le groupe semble stationnaire et la population augmenterait si les conditions de vie et d'hygiène s'amélioraient : la mortalité des femmes et des enfants est très grande, les vieillards sont quasi inexistant. M. Dussaud essaya aussi, mais en vain, de faire prendre en considération les chefs Babinga par les Noirs : non reconnus comme tels par l'Administration, ils manquent nécessairement d'audience. Il ne put non plus freiner la décadence des mariages coutumiers Babinga qui tendent à disparaître dans certaines terres sous l'influence des patrons noirs disposant des membres des familles au gré de leurs intérêts. Une société Babinga stable ne peut se reconstituer qu'avec l'aide des pouvoirs publics.

Cette tentative d'éducation des Babinga a été reprise assez récemment dans la même région par M. Dussaud et le Docteur Mainette. On ne peut pas dire qu'elle ait été couronnée de succès jusqu'à présent pour les mêmes raisons que précédemment. Cependant le monde Babinga commence à donner des signes de lassitude. S'il ne se dresse pas ouvertement contre ses maîtres et s'il se limite à une résistance passive qui ne va guère au-delà de la "grève de la chasse" il n'en souhaite pas moins une vie moins dure et le laisse entendre aux Blancs qui prennent la peine de les écouter. Dans d'autres régions des Administrateurs ont compris qu'il était temps de changer cet état de fait. Mais les initiatives sont variées, allant de la ségrégation entre Noirs et Babinga au salariat, et il serait hautement souhaitable que soit instaurée une politique Babinga à l'échelon de l'A.E.F.-Cameroun, qui oblige les représentants des différents services à agir selon des directives précises et à coordonner leur action sur le plan local. Une expérience d'éducation de base serait même à souhaiter; les missionnaires et les commerçants pourraient aussi contribuer heureusement à cette action. Ce n'est pas parce que les Babinga vivent sur des territoires de l'Union Française qu'ils sont des hommes comme les autres mais ils peuvent espérer en être un jour.

A. HAUSER

In: L'essor médico-social dans l'Union Française n°5, Juillet 1954,  
p. 53-57.